Document generated on 04/19/2024 8:56 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

SCHULL, Joseph, *Laurier*. HMH, Montréal, 1968. Traduction française par Hélène J.-Gagnon de *Laurier : The First Canadian,* publié en 1965 par The MacMillan Co. of Canada, Toronto. 530 p. $7.50

André Gosselin

Volume 23, Number 2, septembre 1969

URI: https://id.erudit.org/iderudit/302889ar
DOI: https://doi.org/10.7202/302889ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gosselin, A. (1969). Review of [SCHULL, Joseph, *Laurier*. HMH, Montréal, 1968. Traduction française par Hélène J.-Gagnon de *Laurier : The First Canadian,* publié en 1965 par The MacMillan Co. of Canada, Toronto. 530 p. $7.50]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *23*(2), 319–322. https://doi.org/10.7202/302889ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SCHULL, Joseph, *Laurier*. HMH, Montréal, 1968. Traduction française par Hélène J.-Gagnon de *Laurier*: *The First Canadian,* publié en 1965 par The MacMillan Co. of Canada, Toronto. 530 p. $7.50

Les édition HMH viennent une fois de plus de viser juste en mettant à la disposition du public québécois une traduction française du *Laurier* de Joseph Schull. En plus de représenter un intérêt tout à fait particulier pour le lecteur à cause du contexte canadien contemporain, la qualité essentielle de cet ouvrage, c'est d'être très intéressant à lire et accessible au lecteur non initié.

C'est dans un style qui se rapproche davantage du roman que de la biographie historique que M. Schull a choisi de nous présenter Laurier et son époque. Les lecteurs habitués aux rigueurs historiques ne manqueront pas d'être frappés, surpris, peut-être choqués par des descriptions du paysage, de la nature, du temps qui n'ajoutent rien à la compréhension de l'homme. M. Schull nous affirme, par exemple, en parlant de l'Université McGill où Laurier fit ses études, que "le professeur d'anatomie dissèque le cadavre du lendemain à la flamme vacillante des chandelles, alors que les rafales de l'hiver rugissent autour de l'immeuble et que des bataillons de rats dégringolent le long des murs où la neige s'infiltre sous la poussée du vent" (16). C'est frappant dans un volume d'histoire. Lorsqu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'auteur utilise deux styles bien distincts selon que l'on est en période d'activités politiques intenses ou en périodes plus calmes de la vie de Laurier. Durant les périodes d'effervescence, l'auteur emploie un style plus coupé, plus direct, composé de narrations, de dialogues, appuyé sur des textes et des références précises. Ailleurs, en période plus calme, le style redevient descriptif, plus coulant, moins difficile. Le style se marie avec le fond, s'y adapte et l'appuie de telle sorte que le lecteur est toujours bien servi.

La carrière politique de Laurier relève peut-être elle-même davantage du roman que de la réalité. Mal servi par une santé débile dans sa jeunesse, libéral et rouge dans un Québec clérical et ultramontain, canadien français et catholique dans un pays protestant et britannique, rien ne pouvait laisser croire que Laurier imprimerait sa marque dans la vie politique canadienne durant un demi-siècle et présiderait aux destinées du Canada de 1896 à 1911.

Sous la plume de Joseph Schull, on y voit évoluer un homme dont le charme est devenu symbolique, un homme cultivé qui rêvait toujours de revenir à ses livres d'Arthabaska et d'écrire une histoire politique du Canada, un orateur à la parole d'argent, souriant, calme, compréhensif, un homme qui savait aussi être cynique et méchant à l'occasion pour un adversaire trop acharné.

Ce n'est pas une analyse, une explication ou une compréhension de l'homme qui nous est présentée. C'est une vie qui, sous la plume de M. Schull, se déroule dans un ordre chronologique rigoureux. On y voit un Laurier évoluer parmi les grandes figures qui ont marqué l'histoire politique du Canada. Laurier verra mourir les McDonald, McKenzie, Blake, Tupper, et verra naître les Borden, Meighen, King et Lapointe. C'est en le voyant agir, discuter, écrire, parlementer, que nous parvenons à comprendre l'homme. L'explication, l'analyse se dégage. Laurier y apparaît Canadien d'abord, résistant aux pressions impérialistes britanniques et désirant soustraire le Canada à la domination continentale américaine (p. 371). A l'intérieur du Canada, Laurier a voué sa vie à une politique de véritable canadianisme, de modération, de conciliation (p. 430). Le prix qu'il dut payer pour défendre un tel idéal nous apparaît aujourd'hui assez élevé. Nous savions qu'il avait fait ses études à McGill, qu'il était un admirateur des institutions britanniques, que ses lectures étaient en grande partie de langue anglaise, que sa bible elle-même était anglaise, que les Québécois lui reprochaient

son accent anglais lorsqu'il leur parlait dans leur langue, que sa correspondance avec Emilie LaVergne était écrite en anglais. M. Schull ne cache pas ces réalités qui faisaient que Laurier était tenu au Québec pour un libéral anglicisé, ennemi de l'Eglise (p. 164), comme "un traître aux Français" (p. 430). Toute la vie politique de Laurier est centrée sur un problème majeur, celui de la coexistence pacifique au Canada entre Français et Anglais, catholiques et protestants. Il a toujours essayé d'être dans ce domaine un conciliateur. Cependant, du côté canadien-français, les victoires ont été peu nombreuses. Il fut incapable d'obtenir un règlement satisfaisant pour la question des écoles du Manitoba, des écoles du Nord-Ouest, des écoles du Keewatin et de l'Ontario. Il fut incapable d'empêcher ni la conscription ni le Québec de faire bande à part en 1917. Dans ce domaine où les échecs furent plus nombreux que les succès, Laurier a toujours été celui qui fit avaler la pilule au Québec. On peut donc respecter l'idéal de l'homme et admirer ses efforts, mais on peut se demander aussi si le prix qu'il a payé (l'anglicisation) en valait la peine. Après les élections de 1911, il déclarait que "ce n'était pas la réciprocité qui avait été repoussée, mais un premier ministre catholique" (p. 435). Laurier s'est donc battu toute sa vie pour maintenir l'équilibre, pour garder ensemble ce que l'histoire et la nature séparaient. Lorsqu'en 1969 on scrute les problèmes du Canada, on peut se demander si Laurier ne s'est pas battu pour l'impossible et l'inconciliable. Lorsqu'il devint premier ministre, le Canada confédéré traversait la pire crise nationale de sa jeune existence. Quand il se retira, on discutait séparatisme à l'Assemblée législative du Québec et Groulx publiait l'enquête de l'*Action française* sur "Notre avenir politique". Le problème restait entier.

M. Schull, tout comme Laurier, est un nationaliste canadien. Nous pouvons déceler un léger parti-pris et une certaine admiration pour le héros. Il gagne ses élections avec la plus grande probité, mais lorsqu'il est battu, c'est que les élections ont été truquées. Pour Laurier, le patronage est sans conséquence, pour les autres il est souvent scandaleux. Si l'on en croit l'auteur, Laurier n'a jamais connu d'échecs en Chambre ou en tournée électorale. Il réussissait toujours à avoir le dernier mot.

Le volume de M. Schull ne nous éclaire pas beaucoup, sur la façon dont Laurier est devenu chef du parti libéral du Canada à une époque où les libéraux du Québec étaient fort peu nombreux. Le problème demeure une énigme pour nous. Pas une page n'est consacrée aux relations entre Laurier et Mgr Bruchési, entre Laurier et les premiers ministres du Québec. Nous aurions aimé savoir, en lisant le volume de M. Schull, quel rôle a joué Laurier dans l'abandon du fameux bill sur le ministère de l'éducation par le gouvernement Marchand entre 1897 et 1900. Enfin nous ne sommes pas plus renseigné qu'auparavant sur l'état des relations entre Laurier et Emilie LaVergne ni sur le degré de parenté entre Laurier et Armand LaVergne.

Une dernière remarque: nous avons trouvé peu orthodoxe la façon de citer de M. Schull. Les références ne sont pas numérotées au texte. Elles sont classées par chapitre au moyen de la page et de la ligne. Ceci a pour but de rendre le texte moins lourd, mais lui enlève beaucoup de son caractère scientifique. Nous soupçonnons là une fantaisie de l'éditeur. Malgré

ces quelques remarques qui n'enlèvent rien à l'intérêt du volume, cette biographie de Laurier est à jour et vaut la peine d'être lue.

ANDRÉ GOSSELIN

CEGEP St-Hyacinthe